

AGIR-PENSER EN COMPLEXITE : D'ABORD QUESTIONNER LES PROCESSUS DE CONSTRUCTION DE NOTRE PENSEE

Par Dominique GENELOT

La pensée et l'action forment une boucle récursive : La pensée naît de l'action, qui elle-même est le fruit de la pensée

Jean Piaget et bien d'autres à sa suite, ont montré la boucle mystérieuse qui s'établit dès notre naissance (et peut-être même avant, selon de récentes études) entre nos sensations-perceptions et nos actions pour construire notre cognition. A travers ce phénomène de couplage sensori-moteur, que Varela appelle l'enaction, certains aspects de la réalité sont sélectionnés, interprétés, et, reliés à d'autres acquis, guident notre action immédiate tout en construisant notre pensée, et de façon plus rémanente notre connaissance. D'autres aspects du réel ne sont même pas perçus. Cette inscription dans notre esprit et notre corps pilote en retour nos perceptions.

Depuis les premiers pas de notre enfance, nous avons appris à marcher, à manger, à dire bonjour, à secourir la vieille dame dans la rue, à lire, etc. Notre histoire individuelle, mais aussi la part de l'histoire de l'humanité que nous portons en nous ont formaté notre rapport au monde. Cette histoire, individuelle et collective, a inscrit en nous des habitudes, des façons de voir, des idées fixes, des idéologies, une vision du monde et des grilles d'interprétation qui fonctionnent spontanément, souvent à notre insu, telle une empreinte culturelle¹.

Dans le domaine des sciences, le paradigme de la science classique, conçu sur le modèle mathématique, a créé depuis trois siècles une sorte de prééminence du « calculable » dans la pensée, en allant même jusqu'à disqualifier en « science molle » tout ce qui n'était pas mathématisable, et a imprimé sa marque dans notre façon de voir et de concevoir le monde.

Cette empreinte culturelle se double aujourd'hui de l'intrusion massive des technologies digitales dans notre autonomie de pensée. Comme le note Philippe Fleurance², « *les data, et les algorithmes qui les organisent, font bien plus que documenter nos comportements, ils les fabriquent et récursivement les manifestent – voire les orientent – à partir de critères normatifs autoréférents qui souvent échappent à notre entendement.* »

S'abriter derrière cette normalité apprise et se laisser porter par les algorithmes qui façonnent notre monde serait sans doute d'un grand confort intellectuel. Nous pourrions tranquillement considérer comme « vrai » tout ce que nous avons appris et adopter nos réseaux sociaux comme guides de vie universels.

Ce n'est pas la réalité « en soi » qui est complexe, mais la façon dont nous la percevons et l'interprétons

La réalité « en soi » n'est ni complexe, ni compliquée, ni simple. Elle est ce qu'elle est et n'a pas besoin de nous pour se qualifier. C'est notre regard et l'intention que nous avons sur elle qui nous conduisent à la qualifier de complexe, de simple, de concrète, d'abstraite, etc. selon la situation dans laquelle nous nous trouvons et le projet que nous poursuivons.

Nous sommes quotidiennement confrontés à cette complexité perçue de façon plus ou moins aigüe ! Complexité qui prend les mille formes de l'incertitude, de l'imprévu, de l'erreur inconsciente, des imbrications infinies entre de multiples composantes et points de vue, des contradictions et antagonismes, etc. Devant ces défis de la complexité, les comportements appris, les réflexes habituels, la science classique, la « normalité », tous ces courants dominants de la pensée peuvent se trouver brutalement pris au dépourvu. Nous voilà invités à « inventer notre réalité »³, à concevoir notre conduite plutôt que d'appliquer les prescriptions dominantes en se réfugiant dans le déni de la complexité.

La responsabilité éthique trouve sa voie à l'inverse dans la construction progressive d'une capacité à « penser – agir complexe ». Si l'on veut tenter non seulement « d'agir et penser » en situations connues, mais de pouvoir le faire aussi « en complexité », alors il nous faut, modestement et continument, travailler à mieux comprendre comment s'élaborent nos connaissances, quels sont les ressorts de nos constructions mentales, et à apprendre à concevoir des réponses, certes tâtonnantes, mais mieux adaptées aux situations complexes.

Le défi de la complexité est d'abord dans nos têtes. C'est un défi épistémologique : ce n'est pas la réalité « en soi » qui est complexe, mais notre relation à la réalité. Ce n'est pas un objet, mais un phénomène que nous ressentons et dont nous faisons l'expérience.

Cette idée est le point clé des épistémologies constructivistes, que l'on peut résumer ainsi : **Nos représentations, les modèles que nous élaborons, et la connaissance en général, ne sont pas des objets, ni des reflets objectifs de la réalité. Ce sont des constructions de l'esprit, subjectives, contextuées, projectives, incarnées, évolutives.**

Si l'on admet ce point de vue, on voit bien que notre responsabilité éthique se situe dans la prise de conscience que le réel n'est qu'en partie accessible. Le travail réflexif que nous pouvons (devons ?) faire pour comprendre comment se construisent nos couplages pensée-action et comment s'élaborent les connaissances humaines, participe à la construction de cette vérité en même temps qu'elle nous façonne.

L'intelligence de la complexité passe par l'intelligence de nos processus de construction de notre pensée

La « réalité », dont nous parlons si souvent dans nos conversations courantes, n'est pas la réalité. Elle est seulement notre point de vue sur le réel, largement conditionné

- par le pré-formatage de nos modes de pensée, fruit de notre histoire personnelle et de notre histoire collective,
- par le contexte dans lequel nous nous trouvons, contexte très marqué à l'époque actuelle par la révolution digitale,
- et par les intentions qui nous habitent.

Ce travail réflexif peut s'organiser autour de quatre points de vigilance majeurs :

1. Nous prémunir contre le déni de la complexité, reconnaître que le « réel » dépasse nos capacités d'entendement : d'une part éviter de se réfugier nous-mêmes dans des réflexes simplistes mutilant la richesse sous-jacente à la complexité, et d'autre part savoir questionner lucidement la validité des données et les rationalités (souvent auto-justifiées) de tous ordres qui nous sont proposées.

2. Prendre conscience que la façon dont nous construisons nos visions du monde conditionne nos choix et nos actions. L'attitude éthique se joue dans le questionnement individuel et dans la délibération collective : questionnement et délibération sur les finalités, sur les enjeux, sur le contexte, sur les parties prenantes, sur la diversité des intentions, sur les régulations, sur les dialogiques, sur la façon d'organiser les choses, etc.
3. Cesser de considérer les choses, les faits, les informations, les personnes, les projets comme des objets ayant une existence propre « ontologique » indépendante du contexte et du point de vue sous lequel on les observe. S'efforcer au contraire de formuler une vision systémique des choses : clarifier nos intentions en tant qu'observateur-concepteur, éclairer les contextes, prendre en compte la diversité des composantes du système, expliciter les finalités diverses qui se combinent et souvent s'affrontent, mobiliser l'attitude d'altérité et de reliance pour construire (et reconstruire sans relâche) l'unité dans une vision globale et ouvrante.
4. Apprendre à reconnaître dans toute organisation active l'existence, et souvent la nécessité, de logiques antagonistes ; apprendre à susciter des déplacements de points de vue, des reformulations, des explorations nouvelles des contextes et des enjeux qui permettent de dépasser ces antagonismes sans les nier, par auto-éco-organisation des processus dialogiques.

Comment se préparer à comprendre la complexité ?

Notre responsabilité principale est finalement de susciter la mise en place de réflexivité, de questionnements, de relectures d'événements : il s'agit de développer, bien en amont des événements inattendus, une prise de conscience permanente et progressive de nos processus cognitifs, et une lucidité sur les influences, les émotions, les élans vertueux, mais aussi les démons cachés, les idéologies, qui nous conditionnent.

Francisco Varela développe l'idée que nos comportements en réponse à des situations imprévues ne se construisent pas sur des schémas préétablis, mais, je le cite, « *par un phénomène d'émergence au moment même de l'action à partir des dispositions qui sont les nôtres parce que nous les avons cultivées.* »⁴

Autrement dit, nous ne voyons que ce que nous sommes préparés à voir, nous n'entendons que ce que nous sommes préparés à entendre. Il en va de même pour la complexité : nous ne la comprenons que si nous sommes préparés à la comprendre.

Sur le plan individuel, cette « écologie de l'esprit » est une « éthique du questionnement » : questionnement de nos formatages mentaux, de nos contextes, de nos intentions profondes.

Sur le plan collectif, c'est une « éthique de la délibération » : une volonté permanente de développer l'intelligibilité des points de vue en présence, et si possible de construire ensemble notre chemin.

Tâches difficiles, pleines d'embûches, permanentes et sans fin.

La pensée complexe n'est ni le chemin ni le bout du chemin, elle est une aide pour concevoir le cheminement, sans cesse à réinventer.⁵

¹ Expression empruntée à Konrad Lorenz qui désignait par le terme « *imprinting* » (empreinte) les réflexes conditionnés inscrits à jamais chez le jeune animal par ses premières expériences.

² Philippe Fleurance, « *En quoi le développement de la mise en données de phénomènes, intéresse-t-elle notre intelligence de la complexité ?* », Newsletter N°1 de Welcome Complexity.

³ Allusion à l'ouvrage de Paul Watzlawick, *L'invention de la réalité*, Seuil, 1988.

⁴ Francisco Varela, *Quel savoir pour l'éthique ?* Editions La Découverte, 1996, pages 53 à 55 ; et *L'inscription corporelle de l'esprit*, Seuil, 1993.

⁵ Référence au célèbre poème d'Antonio Machado : *Marcheur, il n'y a pas de chemin. Le chemin se construit en marchant.*